

Sciences et foi : les raisons théologiques d'un dialogue

Bernard Michollet, Université européenne assomptionniste, Valpré, 30 août 2008

Bernard Michollet est prêtre et théologien, spécialisé sur les questions sciences-foi (Faculté de théologie de Lyon), membre du *Réseau Blaise Pascal*, professeur de théologie au Grand Séminaire Saint Marc de Bangui (République Centrafricaine).

« En nous donnant la puissance de ressembler à Dieu, [ce dernier] a permis que nous soyons les artisans de [sa] ressemblance, afin que nous revienne la récompense de notre travail, afin que nous ne soyons pas comme ces portraits sortis de la main d'un peintre, des objets inertes, afin que le résultat de notre ressemblance ne tourne pas à la louange d'un autre. [...]. Ainsi donc, afin que ce soit moi l'objet d'admiration et non un autre, il m'a laissé le soin de devenir à la ressemblance de Dieu. En effet, par l'image je possède l'être raisonnable, et je deviens à la ressemblance en devenant chrétien¹. » Ainsi s'exprimait au IV^e siècle saint Basile de Césarée. Dans cette réflexion, nous avons tout ce qui nous permet de penser la question de la place des sciences dans la vie d'un croyant, disciple de Jésus-Christ.

Car c'est à cela que je me tiendrai maintenant. Il n'est pas possible de parler de foi en général, car elle diffère selon les religions, ou alors nous ramenons les religions simplement à des théismes. Quant aux sciences, celles qui nous occupent ces jours sont plutôt les sciences dites dures accompagnées des techniques qui les permettent et de celles qu'elles rendent possibles.

Dans un premier temps, je propose de donner des contours au dialogue sciences-foi, puis d'illustrer selon quelles modalités il est vécu aujourd'hui et enfin de camper les défis qui se profilent à l'horizon.

Les contours du dialogue sciences-foi

L'expression « dialogue sciences-foi » n'est pas forcément bienvenue même si elle évoque pour beaucoup les problèmes posés à la religion par l'avènement des sciences modernes.

Les sciences constituent un ensemble de mises en œuvre de méthodes en vue de la quête de connaissance du monde requérant un aller-retour critique entre le sujet de la connaissance et l'objet à connaître (l'expérimentation) ainsi que l'évacuation des hypothèses explicatives de type métaphysique. Cette science, moderne, naît au tournant de la Renaissance.

La foi désigne l'attitude des sujets qui mettent leur confiance en Dieu par Jésus-Christ (dans la perspective chrétienne) et rendent compte rationnellement de cela au moyen d'un outillage métaphysique et de représentations, puisés dans leur temps.

Ainsi nous percevons d'emblée que nous sommes sur deux registres différents qui interfèrent, mais deux registres ayant leur logique propre. Si sont apparues au cours de l'histoire des questions, c'est à cause d'un nouvel usage de la raison en vue de la

1. BASILE DE CÉSARÉE, *Sur l'origine de l'homme (Hom. X et XI de l'Hexaméron)*, Paris, Cerf, coll. « Sources chrétiennes » n° 160, 1970 ; homélie I : p. 208-209.

production de connaissance. Si la religion qui constitue l'expression sociale à travers un langage — des récits, des symboles — du groupe de sujets animés par la foi, fut aux prises avec les sciences et l'est encore parfois, c'est parce qu'elle fut dépossédée de ce qu'elle estimait être le bon usage de la raison, y compris pour connaître le monde. Nous devons nous souvenir que nous évoluons sur ce fond de conflit de pouvoirs. Pourtant si nous parlons de dialogue aujourd'hui, cela indique bien qu'il y a eu décrispation.

Parler d'un dialogue suppose la circulation de la parole entre des partenaires qui se reconnaissent en vue d'un échange. Qui sont ces partenaires ? Deux pistes de réponse s'ouvrent à nous.

Les partenaires peuvent être des groupes — les scientifiques et les “ religieux ” — représentés par quelques-uns de leurs membres. Ils vont discuter de représentations dépassées dans la religion ou se placer sur un plan métaphysique pour s'opposer sur la question de Dieu et de la signification du monde. Mais cela supposerait que tous les scientifiques sont athées, ce qui n'est pas le cas !

Les partenaires peuvent habiter le même sujet : le chrétien scientifique. Celui-ci aux prises avec des représentations contradictoires et des positions métaphysiques implicites divergentes aura grand besoin de corréliser tout cela, pour ne pas vivre en schizophrène.

Qui que soient les partenaires, des entités sociales ou des personnalités intérieures, ils sont appelés à choisir une méthode. Et une panoplie de méthodes existe, qui typent les objectifs poursuivis.

Les modalités du dialogue sciences-foi

Dans le monde francophone, le *Réseau Blaise Pascal*, né il y a sept ans, à la suite de la tenue à l'Université Catholique de Lyon en 2000 du congrès de l'*ESSSAT (European Society for the Study of Science And Theology)* donne aux groupes de recherche et aux personnes qui travaillent dans ce champ de se rencontrer et de confronter leurs approches. Le *RBP* tient un colloque tous les deux ans intercalé entre les congrès de l'*ESSSAT* qui ont également lieu tous les deux ans². Ce réseau, comme la société européenne, s'inscrit dans une perspective chrétienne œcuménique.

L'esprit qui anime tous les acteurs de ce champ est bien celui qui permet le dialogue : reconnaissance de l'autre dans sa différence ouvrant à l'interpellation respectueuse. Des perspectives opposées au dialogue peuvent toujours se manifester, mais ne font pas recette sur le long terme. Touchant des théologiens ou des scientifiques, elles sont fondées en fait sur la même conception du rôle de la religion (ou des religions) ou de la science (ou des sciences) : l'hégémonie.

Ces méthodes sont fondées sur le rapport de force qui doit se conclure par la victoire de l'un des pôles ennemis. La “ religion ” parce qu'elle se dit révélée, ou la « science » parce qu'elle se dit vérifiée posséderait la vérité. Son vis-à-vis doit alors se rendre à ses raisons. Le rapport de force va se déployer sur le sol des représentations (textes sacrés par exemple) ou sur celui de la métaphysique (Dieu ou la transcendance de l'âme de l'homme). La logique de ce rapport de force est l'absorption, la réduction de l'altérité. Du côté des sciences, elle se manifeste comme scientisme — qui nie toute validité à un discours religieux ou le dissout totalement par non-reconnaissance de sa portée symbolique — ; et du côté religieux, elle se manifeste comme enfermement dans un

2. Pour de plus amples informations, consulter les sites : <http://sciences-foi-rbp.org/> (le *RBP* organise son prochain colloque à Lyon les 28-29 mars 2009) et <http://www.esssat.org/>.

univers de représentations surannées ou comme concordisme — les textes sacrés auraient tout dit avant l'avènement des sciences, qui ne font que les confirmer.

Ces méthodes conduisent donc rapidement à une impasse. En effet, les représentations sont plurielles, dans les textes sacrés, comme en science. Les textes sacrés véhiculent des représentations du monde non homogènes. Et les sciences ne font que produire la mise en image d'hypothèses qui peuvent être remises en cause. Alors les positions métaphysiques ne trouvent pas d'enracinement définitif dans les représentations du monde et de l'univers.

C'est bien ce qu'avait perçu le philosophe Emmanuel Kant au XVIII^e siècle. Sans entrer dans une discussion critique complexe sur ce qui peut être retenu de l'héritage d'Emmanuel Kant, son épistémologie des sciences modernes mérite pourtant l'attention. Kant précise, dans une critique de la raison³, ce que la science moderne permet véritablement. Il montre les limites de la connaissance scientifique, pour l'honorer mais aussi pour souligner qu'elle ne permet pas de fonder les positions métaphysiques. La conclusion qui peut être extraite de ce travail relève de la sagesse : les sciences modernes, comme telles, ne permettent pas de conclure sur Dieu, ou sur l'immortalité de l'âme. Cela vaut dans tous les sens : pour affirmer comme pour nier Dieu ou l'immortalité de l'âme.

Dès lors, la perspective qui consiste à opposer des représentations ou des positions métaphysiques manque son objectif. Elle apparaît comme le débat stérile par excellence. D'ailleurs un peu de culture philosophique permet d'entériner sa vacuité : les Grecs déjà s'opposaient sur des représentations et des positions métaphysiques sans avoir de discriminant pour trancher. Aujourd'hui, les sciences modernes ne fournissent que quelques discriminants concernant les représentations⁴. Elles n'en fournissent pas qui soient de type métaphysique. Alors les scientifiques qui veulent que tout soit dit par les sciences et enraciné en elles confondent les niveaux. De même, les théologiens qui récuseraient la validité et la consistance des sciences — avec leurs limites reconnues — font fausse route.

Comme conséquence, certains ont opté pour une solution de séparation radicale des domaines. Elle est valable et saine au niveau social. Mais au niveau individuel, elle montre ses insuffisances, car le sujet a besoin de corrélérer ses différents niveaux de représentations. Pour cela, plusieurs écoles réapparaissent.

Quelques-uns cherchent des corrélations fortes (Pierre Teilhard de Chardin) avec le risque d'être dédités par l'évolution des connaissances.

D'autres, selon un éventail de propositions assez large, s'inscrivent dans une perspective de recherche de représentations provisoires et d'expression métaphysique souple⁵. Cette dernière perspective peut être considérée comme un « dialogue critique entre les sciences et les expressions de la foi ».

3. KANT Emmanuel, *La critique de la raison pure*, 1781-1789 [Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1980]. Sur la conception kantienne de la raison et des sciences, beaucoup d'amendements doivent être apportés. Mais cela n'invalide pas l'ensemble de la démarche.

4. Des affirmations telles que « Le soleil tourne autour de la terre » passent ainsi du champ des représentations scientifiques à celui de la poésie.

5. Cette position est totalement différente de la « pensée faible » de Gianni Vattimo, par exemple, ou du relativisme post-moderne en général.

Ce détour théorique permet maintenant de cibler les défis actuels à relever par la théologie, car c'est elle qui se trouve le plus bousculée⁶. Ils serviront d'ouverture à notre échange.

Les défis à relever

1. Le travail sur les représentations doit se poursuivre. Sa nécessité se fait sentir avec le retour du fondamentalisme religieux en sa version dure comme en sa version douce.
2. Le travail sur l'articulation entre des positions métaphysiques (théologiques) et les représentations doit se développer. Par exemple, penser la responsabilité de l'homme dès lors que l'on connaît mieux son enracinement dans le *continuum* de l'évolution devient urgent (en théologie : la question du péché, de l'inclination de l'homme vers le mal).
3. D'un point de vue plus théorique, les langages de la foi doivent être démultipliés, tellement la raison semble gagner en puissance (par exemple, il est urgent de sortir de "schémas enfantins" sur Dieu).
4. D'un point de vue moral, une théologie de la création prenant en compte le salut en Jésus-Christ doit permettre d'assumer des évolutions vers un monde et un homme "artificialisés". Basile de Césarée nous rend service pour penser la création de Dieu dans "l'auto-façonnement que l'homme fait de lui-même" selon l'Image unique qu'est le Christ.

En conclusion

La raison scientifique moderne n'est pas celle de saint Basile de Césarée, mais elle n'en constitue pas moins une de ses dimensions. L'homme ne se réalise comme image de Dieu qu'en mettant également en œuvre sa raison scientifique, lui qui est orienté par le Christ, unique Image. L'orientation christique de la raison du scientifique chrétien permet son plein épanouissement comme outil de la quête de la vérité, pas plus possédée par le croyant que par le scientifique. La conception de la raison scientifique comme méthodologiquement "a-thée", dans cette perspective, est tout à fait légitime. L'absence de confusion des niveaux scientifique et métaphysique est une requête de l'orientation christique de la raison.

Les impasses que sont l'opposition entre sciences et foi ou l'absorption d'un pôle par l'autre sont en fait sous-tendues par l'idée d'un dieu jaloux de son savoir et de son pouvoir, d'un dieu-idole, finalement. Or Jésus de Nazareth a offert au monde un tout autre visage de Dieu. Entrer dans le jeu de l'opposition ou de la réduction d'autrui, c'est succomber à l'idolâtrie.

S'inscrire dans une perspective de « dialogue critique entre les sciences et les expressions de la foi », c'est garder le croyant de la main-mise sur le monde comme de la main-mise sur Dieu, les deux se nourrissant mutuellement. Il peut alors rendre à Dieu ce qui lui appartient : c'est bien lui le créateur des prothèses cérébrales !

Bernard Michollet.

6. La théologie qui appartient au champ de l'interprétation est toujours seconde.